

Charlotte de Corday.

Il y a quelque temps, un voyageur se mit en route pour la ville de Caen. Il était parti un jour de printemps, pour visiter les lieux habités par Charlotte de Corday. Ce voyageur est celui qui écrit ces lignes.

Caen s'annonce de loin par une forêt de filets et de clochers. Je fis mon entrée par la grande route, un dimanche qu'il tonnait; les faubourgs se montrèrent à moi dans un orage, au chant des cloches, au croassement des corbeaux et aux grondements de la foudre. C'était un jour favorable pour voir cette ville ancienne et curieuse; je visitai les églises, je remarquai de vieilles maisons encadrées dans une bordure de bois bizarrement sculptée, j'admiraï la forme singulière de la ville qui figure

un fer à cheval; la Providence se plait quelque fois à écrire l'histoire avec des maisons: tout le monde sait que Caen, sous Guillaume-le-Conquérant et à plusieurs autres reprises, donna aux Anglais de violents coups de pied de cheval dont l'Angleterre garde la marque. Mais Caen était avant tout pour moi la ville de Charlotte Corday. Humble pèlerin, je venais retrouver quelques traces de sa vie dans les lieux habités par cette femme historique, et jamais mieux visité de Notre-Dame del Pilar ou de Sainte-Ursule, tout chargé de coquilles, n'eut plus de dévotion pour sa sainte. Je cherchais son souffle dans l'air, sa voix dans le bruit du vent ou des feuilles; la marque de ses pieds sur le sable; mais je ne tardai pas à reconnaître que ses pas étaient effacés du sable; et sa mémoire de ceux des hommes. Je m'adressais à tout venant: Monsieur, pourriez-vous m'indiquer dans la ville la maison qu'habitait Charlotte de Corday? — Monsieur, voici celle de Malherbe. D'autres répondaient gravement: Je ne connais pas cette dame là dans la ville; adressez-vous au bureau des postes.

Dans le mouvement de réaction thermidorienne, il avait été question d'élever, au milieu de la ville de Caen, un monument extraordinaire. Ce projet n'eut pas de suite. Cette ignorance des habitants de Caen et le peu de souvenirs que Charlotte de Corday a laissés dans la ville, s'expliquent au reste par la vie modeste et cachée qu'elle y menait avant ce grand coup d'éclat dont Paris fut le théâtre. Mademoiselle Marie-Charlotte de Corday, petite-fille de Pierre Corneille, sortait d'une famille noble, mais ruinée. Il y a dans des familles des décadences qui répètent en petit celles des empires; chaque jour, quelque chose se détache des propriétés anciennes; la pente qui mène à la misère se fait plus rapide; les enfants se séparent de leurs pères, les pères des enfants; tout va ainsi dépréssant jusqu'à une catastrophe dernière et théâtrale, qui abaisse le rideau sur un mort vivante. Charlotte était née dans un village, à Saint-Saturnin les Ligneris ou les Vignaux. Elle passa, comme Jeanne d'Arc, sa première enfance au milieu des champs, vêtue d'une simple robe de toile rouge, les épaules et les bras nus; elle courait les cheveux au vent, sous la forêt

de pomriers qui bordent la route. On m'a montré sa maison; la toiture de chaume a été renouvelée par de la tuile. Il y a encore une cour avec un pommier au milieu, une cloche, un puits, un mur qui l'enclole et une touffe de lierre qui jette son manteau sur l'épaule du mur. On monte aussi près de Saint-Saturnin une source profonde sous des osiers et des joncs; quelques vieillards m'ont assuré avoir vu Charlotte encore enfant puiser de l'eau dans le creux de sa main. Ce ruisseau obscur et perdu sous l'herbe, mais qui sort sans doute quelque part de sa solitude et de son silence pour se mêler aux torrents écumeux, et souvent même aux combats des hommes, m'a semblé une image touchante de la vie de Charlotte Corday, calme et limpide à l'ombre des branches, mais troublée plus tard si profondément dans nos grandes villes au souffle des révolutions. Charlotte Corday quitta la vie des champs, cette vie libre et charmante au grand air, pour entrer à Caen dans le couvent de la Ste-Trinité, dont était abbesse M^{me} de Belzunce. Cet établissement, fondé par la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, avait acquis avec le temps de grands revenus et de hautes prérogatives. Les religieuses, soumises à la règle de St-Benoît, portaient le vêtement noir, excepté

la guimpe et le bandeau, qui étaient blancs. Elles vivaient sous le même toit, mais sans clôture, et pouvaient prendre chez elles une ou deux pensionnaires. Charlotte de Corday fut reçue dans le couvent, avec sa sœur, par M^{me} de Lauvagny, leur tante, qui avait fait ses vœux. Les bâtiments vastes et superbes s'étendaient au dos d'une petite colline, avec des jardins, des cours et des oratoires. L'église, qui subsiste encore, et qu'on réparait alors, est un édifice très-curieux, dans le style anglo-normand. Son extérieur, froid, grave, recueilli, peu ouvert de portes et de fenêtres, lui donne l'air d'une nonne en prière et voilée. Quand nous visitâmes cette église, c'était le soir, quelques ouvriers occupés aux cintres de portail, laissaient tomber leur derniers coups de marteau; un vol perpétuel de corbeaux couronnait les tours où le vent s'engouffrait avec des gémissements, la lune se levait derrière dans un nuage blanc, comme une pale robe sur des sautoires de batiste, et je comptais dans le jour nébuleux que la vue des lieux jetés sur les souvenirs de l'histoire, Charlotte de Corday, de passage à l'abbaye des Dames, cette tourmente d'esprit sombre et sévère qui, excitée plus tard par les événements

ont paru attristés d'une ombre éternelle. L'escalier massif qui mène à la chambre occupée autrefois par Mlle de Corday est en pierre, avec une rampe à volute. Comme un moine italien colle ses lèvres aux marches de la Scala-Santa, moi, simple voyageur, j'attachai quelques instants mes regards attristés aux marches rigides de cet escalier de pierre que Charlotte de Corday descendit, le mardi 9 juillet 1793, pour ne plus jamais le remonter. J'ai aussi été suivi dans cette visite par les souvenirs d'un ancien tourneur en bois, qui, alors enfant, occupait avec sa mère la boutique située sur le devant de la rue. — Je la vois encore, me disait-il, dans ce coin de la cour du côté du puits, avec une amazone bleue, un chapeau de feutre conique et relevé de rubans, une gaze empesée sur les seins; c'était une fière et belle personne qui ne chantait pas comme les autres filles, qui riait peu et qui passait son temps à lire. Le seul souvenir, en effet, que Charlotte de Corday ait laissé dans la ville de Caen, est un souvenir de beauté et de sagesse; le premier fait nous semble d'autant plus remarquable que presque toutes les femmes du pays sont belles. Seules, en France, elles savent porter

Charlotte de Corday.

(Suite et fin.)

Je tiens d'une vieille religieuse, que Mlle de Corday se jeta d'abord dans une dévotion avec toute l'ardeur d'une tête exaltée. Seulement elle mêlait à ce zèle un fond d'orgueil et d'obstination qui lui attirait souvent les recommandes de sa tante. Elle apprît dans la maison à écrire, à faire de la tapisserie et à dessiner, mais elle eut toujours beaucoup de répugnance pour les autres travaux de femme. Cette main courageuse n'était pas faite pour tenir l'aiguille. Quand elle eut atteint ses dix-sept ans, comme ses goûts n'étaient point arrêtés sur le cloître, et que la révolution en était encore lointaine, il est vrai, mais déjà menaçante, elle tourna l'attention de femmes de la ville religieuse. Mlle de Corday quitta l'abbaye de la Trinité pour habiter à Caen la maison de M^{me} de Bretteville.

Après de longues recherches, je suis enfin parvenu à découvrir cette maison où s'établirent les années sérieuses et adultes de Charlotte Corday: elle est située rue Saint-Jean, n^o 148, vis-à-vis la rue des Carmes; quoique réparée à neuf, cette maison a subi peu de changements, et il lui est aisé de deviner son ancienne forme sous ses nouvelles recherches. J'ai d'ailleurs été aidé dans ce travail, sur les lieux, par le propriétaire, M. Leblond. Cette maison, cachée au fond d'une petite cour, a un caractère singulièrement historique; on comprend qu'une résolution sombre, méditée et terrible ait pu y mûrir sous les toits humides et recouverts d'une crasse de mousse, dans une chambre mal éclairée, devant une fenêtre morne et solitaire où la pensée n'était jamais distraite par le spectacle de la rue. Les changements, ou si vous voulez, les réparations consistent, comme de rigueur, en un badigeon à la chaux qui a recouvert la pierre; les anciens vitraux de la fenêtre, à compartiments et à mailles de plomb, ont été remplacés par un chassis à grands verres de Bohême; la cour, autrefois pavée en grès, est maintenant dallée, pour empêcher l'herbe d'y suintir; le soliel n'y luit presque jamais; ces lieux sévères et froids nous

ont paru attristés d'une ombre éternelle. L'escalier massif qui mène à la chambre occupée autrefois par Mlle de Corday est en pierre, avec une rampe à volute. Comme un moine italien colle ses lèvres aux marches de la Scala-Santa, moi, simple voyageur, j'attachai quelques instants mes regards attristés aux marches rigides de cet escalier de pierre que Charlotte de Corday descendit, le mardi 9 juillet 1793, pour ne plus jamais le remonter. J'ai aussi été suivi dans cette visite par les souvenirs d'un ancien tourneur en bois, qui, alors enfant, occupait avec sa mère la boutique située sur le devant de la rue. — Je la vois encore, me disait-il, dans ce coin de la cour du côté du puits, avec une amazone bleue, un chapeau de feutre conique et relevé de rubans, une gaze empesée sur les seins; c'était une fière et belle personne qui ne chantait pas comme les autres filles, qui riait peu et qui passait son temps à lire. Le seul souvenir, en effet, que Charlotte de Corday ait laissé dans la ville de Caen, est un souvenir de beauté et de sagesse; le premier fait nous semble d'autant plus remarquable que presque toutes les femmes du pays sont belles. Seules, en France, elles savent porter

leur tête; cela tient aux casques, aux pyramides, aux cathédrales, aux obélisques, et généralement à toutes ces constructions de dentelles nouées sous le cou, qui forment la toilette du dimanche. Caen touche de près au pays de Caux, cette Géorgie de la France. Il n'existe qu'un seul portrait authentique de Charlotte de Corday; tous les artistes qui, pendant la révolution, et dans ces derniers temps ont attaqué cette tête historique, l'ont faite d'idée; le peintre David, dans son tableau de la mort de Marat, n'ayant pas le modèle sous les yeux, n'a pu rendre que de souvenir la figure de cette femme exécutée peu de jours après avoir tué l'ami du peuple. Depuis on a inventé une tête grecque, une Liberté dans le goût girondin, qu'on a nommée à tout hasard Charlotte de Corday. Il est vrai que pendant le procès on tira un croquis de sa figure, qui courut ensuite les rues, mais on sait le peu de fidélité de ses sortes d'images. Nous resterions donc privés de ce document historique, sans un hasard heureux et singulier. M. Lecurieux, célèbre peintre de portraits, se promenant un jour sous les piliers des halles, découvrit, exposée à la porte d'un marchand de bric-à-bric, une toile crasseuse et enfumée dans laquelle il devina un tableau de prix. Cette toile portait même des traces de mutilation et des cicatrices de coups de sabre. Il l'acheta trois francs. Revenu chez lui, M. Lecurieux

lave la toile, et aussitôt reparait sous la croûte de crasse qui la couvrait, une charmante tête de femme. Puis enfin, en continuant son travail de nettoyage, l'artiste voit se former ce mot écrit au peigne avec la couleur même qui avait servi à peindre la robe: Charlotte de Corday. Ce portrait, dont nous garantissons la ressemblance comme ceux du Titien, sans avoir vu le modèle, a été évidemment pris sur nature. La date est de 1789; Charlotte de Corday avait alors vingt et un ans. Le peintre a représenté en costume du temps, corsage de soie qui pousse les seins en avant pour rejeter en arrière les épaules et les avant-bras, la poitrine découverte; les cheveux recouverts d'un fichu menteur; les cheveux relevés en abondantes touffes et semés d'un léger usage de poudre. Le front un peu élevé mais d'une belle forme; les yeux couleur gris-bleu, comme le ciel de Normandie, regardent fixement et avec résolution, la bouche semble, tant elle est fraîche et pure, n'avoir jamais été touchée par une lèvre humaine; le menton légèrement anguleux annonce une fermeté de caractère que l'on lit également dans les yeux et dans le port de la tête, mais (particulièrement remarquable et sombre quand on songe à la suite de cette histoire) ce que Charlotte de Corday a de plus mélieux sur son portrait, de plus engageant, de plus parfait en grâce et en blancheur, c'est le cou. Ce portrait, dont le dessin et la couleur

sont vraiment surprenants pour l'année où il a été fait, représentent bien d'ailleurs l'état de la société à la fin de ce XVIII^e siècle, qui a la fois Durat et Mirabeau. Les mœurs galantes, musquées, frivolotes de ce temps là se lisent sur ce corsage de satin bleu, sur cette belle chevelure farinée de poudre, sur le rose des joues, sur le pli doux et précieux de la bouche, sur ces yeux couleur de l'amour; la révolution naissante se dévine au regard sévère et réfléchi que la pensée met dans ces yeux bleus. À la pâleur orangée du front, à l'accent énergique des lèvres, à la tenue impérieuse de la tête. Cette belle et gracieuse figure de femme est à moitié dans le ciel rose de Louis XV, et à moitié dans le ciel sanglant de Robespierre. Plusieurs artistes, tout en traitant d'idée la tête de Charlotte de Corday, ont rencontré de nos jours d'heureuses créations. L'on se souvient d'un tableau de M. Schœffer, représentant notre héroïne dans son cachot. Une jeune et royale princesse se disposait fièrement à tirer du mur la statue de mort; Jeanne d'Arc révolutionnaire, quand la mort lui arracha le visage des mains. Charlotte de Corday vivait solitairement à Caen chez sa tante. Elle passait presque tout son temps à la lecture de Bayle, de Jean-Jacques Rousseau et de Corneille, ses auteurs de prédilection. C'était une âme dévouée et sensible à toutes les influences: la philosophie

du dernier siècle en fit une héroïne: le christianisme en eut fait un saint. Elle était surtout liée à Caen avec Eléonore de Faudos, sa camarade d'enfance, guillotinée à seize ans. Mlle de Corday fréquentait avec elle toutes les premières maisons de la ville où sa tante se plaisait pour une fille instruite et aimable. On blâmait seulement ses manières, qui semblaient un peu masculines pour le temps; ses amies, c'est-à-dire ses rivales, disent que c'était un garçon déguisé en demoiselle. Cette disposition à sortir de son sexe lui venait sans doute de la force et de l'exaltation de ses sentiments. Les affections politiques de Mlle de Corday se rattachaient toutes au parti de la Gironde, dont Marat se montra l'ennemi le plus acharné. Depuis six mois les déclamations de la feuille *l'Ami du peuple* portaient sur Buzot, sur Dumauriez, sur Lafayette, sur Barbeur. Marat était le Caton de la révolution française; la conclusion de toutes les diatribes de sa feuille, de tous ses discours à la tribune, était: donc il faut détruire la Gironde. L'on sait qu'avant cette patience et cette ténacité qui, dans les temps de révolution, équivalent au génie, Marat vint à bout de son œuvre. Il passa, comme il le dit lui-même, le balai dans la Convention.

J'ai vu un vieillard qu'on me donna pour avoir été épris dans sa jeunesse de Charlotte de Corday. — C'était, me dit-il, une de ces femmes belles et imposantes, qu'on aime à l'adoration, sans jamais oser leur dire qu'on les aime. Elle avait les cheveux et les sourcils châtains, le tour du visage de forme ovale, le nez profilé avec grâce, le teint d'une fraîcheur de rose, la bouche très-belle, les seins d'une Vénus (les hommes d'alors voyaient Vénus partout), les mains blanches et effilées comme une Italienne. Mais ce qu'elle avait encore de plus remarquable, et ce qui allait le mieux au cœur dans toute sa personne, c'était la voix. Figurez-vous un timbre angélique; si l'on pouvait noter la parole comme on fait du chant, je vous la rendrais sensible maintenant sur le papier, tant cette voix m'est restée dans la tête. Je rencontrai quelquefois Mlle de Corday à l'hôtel de Faudos. Elle parlait rarement et semblait beaucoup réfléchir. C'était une créature parfaite et pleine de grâce qu'on eût pu surnommer à juste titre la vierge des Girondins. Pendant que le vieillard me parlait, j'examinais en silence ses souliers à boucles d'argent, ses bas blancs mouchetés, sa calotte courte de velours noir, son habit gris, ses cheveux poudrés par l'âge, sa queue enfoncée derrière la tête dans une bourse de soie, son front ridé, ses yeux rouges et éraillés aux

coins, son nez bourré de tabac, sa bouche odentée, son menton fourchu qui relevait vers le nez, ses joues pleines de ravages, ses mains d'une maigreur horrible, et je pensai en moi-même tristement combien étaient misérables et ridicules les ruines de l'amour. Le gouvernement révolutionnaire, sachant l'empire qu'exerce la beauté, s'appliqua de toutes ses forces à effacer cette auréole du nom de Charlotte de Corday. Il fit insérer les lignes suivantes dans la *Gazette nationale*, avec ordre de les reproduire: « Cette femme qu'on a dit fort jolie, n'était pas jolie; c'était une virago plus charmante que fraîche; avec un maintien hommasse et une stature garconnière, sans grâce, malpropre, comme le sont presque tous les philosophes et les beaux esprits français. Sa tête était une furie de lectures de toute espèce. Sa figure était dure, insolente, écysplèteuse et commune, mais une peau blanche et sanguine, de l'embonpoint, de la jeunesse, et une évidence fameuse, voilà de quoi être belle dans un interrogatoire... » Charlotte de Corday avait vingt-cinq ans, c'est être dans nos mœurs presque vieille fille. Malgré tous ses efforts la vérité a prévalu, et la tête de Charlotte de Corday est restée belle sous les injures de certaines feuilles de la révolution, comme sous les soufflets du boureau. A. E. (Indicateur de Bayeux.)